

## 6 Éditions imprimées avant 1831

L'histoire des éditions imprimées successives d'Aristote est riche et assez mal connue, du fait notamment de la prolifération générale des livres imprimés à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, particulièrement après le milieu du siècle. On connaît assez bien, grâce notamment aux travaux de Sicherl (1997), la manière dont l'*editio princeps* a été confectionnée, beaucoup moins bien l'intervalle qui la sépare de la première édition à repartir intégralement et explicitement des manuscrits, celle de Bekker (1831)<sup>1</sup>. L'étude la plus complète disponible à ce sujet est celle menée à propos du traité pseudo-aristotélicien *Mir* par Giacomelli (2021a), pp. 270–306<sup>2</sup>. Le siècle le plus riche en éditions nouvelles, pour lequel par bonheur on dispose d'un inventaire à prétention exhaustive<sup>3</sup>, est le XVI<sup>e</sup>.

Dans les cas des *PN*, Bloch (2004) a collationné, outre l'*editio princeps*, trois éditions du traité *Sens.*, celle publiée à Bâle en 1550, celle de Sylburg (d'après la seconde édition de 1596) et celle de Casaubon de 1590, pour constater qu'elles se fondent en grande partie sur l'édition aldine. Drossaart Lulofs (1943) a aussi examiné pour *Somn. Vig.* la *Iuntina* (1527) et les éditions bâloises de 1539 et 1550, lesquelles s'avèrent, selon ses dires, virtuellement identiques à l'édition aldine (aux conjectures des éditeurs près), la nouvelle édition aldine de Camotius (1553), dont il affirme qu'elle a recours à un manuscrit de  $\gamma$ , ainsi que les éditions de Casaubon (1590), de Sylburg (de nouveau d'après le tirage de 1596), et de Becker (1823), lesquelles n'apportent selon lui aucune nouveauté qui mérite mention. J'ai pour ma part effectué une collation complète de l'édition aldine et une collation partielle de celle de Leonico, je me suis contenté de sondages pour les éditions ultérieures, que je crois avoir toutes examinées. De manière générale, leur valeur en tant que témoins du texte est pour toutes très faible. Bien que plusieurs de ces éditions se fondent manifestement sur des manuscrits perdus, ceux-ci se situent au sein de zones de la transmission à la fois mineures et déjà très bien connues par ailleurs. Entre 1497 (*Aldina*) et 1556 (*Moreliana*), on peut encore chercher à reconstituer la base manuscrite du texte publié et parfois à identifier précisément les exemplaires employés ou du moins leurs relations aux manuscrits conservés. Après l'édition aldine, les éditions de Leonico et de Bâle s'efforcent, avec un succès mitigé, d'améliorer son texte

---

1 Quelques efforts louables ont néanmoins été accomplis, notamment en ce qui concerne le texte du traité *Pol.* par Stahr (1835) qui a passé en revue la majeure part des éditions antérieures du point de vue de la constitution de leurs textes.

2 Voir également les compléments apportés par Isépy (2023) à partir du cas du traité *Mot. An.*

3 Voir Cranz (1984). Au sujet des difficultés auxquelles toute entreprise de cette sorte est confrontée, ainsi que celles, plus grandes encore, qui attendent quiconque tente d'établir la liste des traductions et commentaires d'un texte d'Aristote pour une période donnée après la diffusion de l'imprimerie, voir les avertissements de Kraye (1995). L'édition de Buhle (Zweibrücken, 1791–1800) comprend d'ailleurs déjà un inventaire, impressionnant de par son ampleur et sa précision, des éditions antérieures (vol. I, pp. 202–274).

à partir de quelques leçons tirées des manuscrits et de la tradition indirecte. Celle de Leonico réussit à se substituer à l'*Aldina* comme point de départ pour l'édition de Camotius, qui est elle-même retravaillée par Morel. À partir de l'édition de Friedrich Sylburg (1584), qui se fonde sur la comparaison systématique de trois éditions antérieures, le jugement de l'éditeur joue un rôle de plus en plus prononcé quant à la constitution du texte. Il est alors davantage pertinent, non pas de se demander d'où exactement vient telle ou telle leçon, car tous les éditeurs après cette date ont potentiellement sous leurs yeux un matériau qui leur permet de mélanger les textes publiés précédemment selon leur bon plaisir, mais de chercher à discerner si telle édition a eu recours à une source nouvelle par rapport aux précédentes.

## 6.1 L'édition aldine (Venise, 1497) et le manuscrit *Ricc.* 81 F<sup>r</sup>

Il ne subsiste aucun manuscrit directement lié à la préparation de l'édition aldine des *PN* au sein de l'édition intégrale du *corpus* en quatre tomes parue entre 1495 et 1498<sup>4</sup>. Il n'en est pas moins possible d'identifier assez précisément la parenté des manuscrits employés par la presse dans le cas des *PN*, qui figurent au sein du troisième tome paru en 1497 selon la séquence *PN1* – *Mot. An.-Gener. An.-PN2*<sup>5</sup>. Dans le cas du traité *Sens.*, le principal témoin ayant servi de source au texte de l'édition aldine est un frère des manuscrits *Bonon.* 2302 (**B**<sup>1</sup>) et *Oxon. Auct.* T 3 21 (**O**<sup>x</sup>), qui ont tous deux été confectionnés par des collaborateurs de la presse. Les trois manuscrits sont issus d'un même modèle copié sur le manuscrit *Vat.* 253 (**L**). Étant donné que les deux manuscrits conservés ne transmettent que le traité *Sens.* et que, pour le reste de *PN1*, l'édition aldine ne présente aucune faute que l'on puisse faire remonter à **L**, il est fort probable que cette copie perdue du manuscrit **L** ne contenait également que *Sens.* parmi les traités composant *PN1*.

Il ne s'agit cependant pas du seul exemplaire employé pour la préparation de l'*editio princeps*. L'édition aldine du traité *Sens.* comporte aussi des traces de l'influence du texte du manuscrit *Paris.* 2032 (**i**), que l'on sait par ailleurs être à Padoue en 1462 à la mort de Palla Strozzi (qui contribue à la réalisation de son apographe *Paris.* 1860 **e**) et qui a été possédé par Niccolò Leonicensi<sup>6</sup>. Pour le reste de *PN1*, l'édition aldine s'inscrit

<sup>4</sup> Aucun des manuscrits étudiés par Sicherl (1997) n'est lié à *PN1*.

<sup>5</sup> J'ai consulté l'exemplaire conservé au sein du Kislak Center for Special Collections de la bibliothèque de l'université de Pennsylvanie, (cote *Incunables Folio Inc A-959 vol. 3*). Une numérisation d'un exemplaire conservé à la bibliothèque de l'université de Jéna (cote *2 ZoolA,1 :3*) est aussi disponible en ligne : [https://collections.thulb.uni-jena.de/rsc/viewer/HisBest\\_derivate\\_00005059/BE\\_1393\\_0000\\_00.tif](https://collections.thulb.uni-jena.de/rsc/viewer/HisBest_derivate_00005059/BE_1393_0000_00.tif) (dernière consultation : novembre 2022).

<sup>6</sup> Cela correspond d'ailleurs aux déclarations de l'éditeur dans la préface, où il est affirmé que les manuscrits de Leonicensi ont été employés pour corriger le texte (« *contulit cum libris Leoniceni nostri* »). La situation relative au texte du traité *Sens.* dans l'*Aldina* n'est pas sans rappeler celle relative au texte du traité *Gener. Corr.*, lequel se fonde sur le texte du *Vat.* 253 (**L**) corrigé au moyen du *Paris.* 2032 (**i**), voir Rashed (2001), pp. 311–314.

largement au sein de la descendance du prolifique *Vind.* 64 (**W<sup>s</sup>**), via le manuscrit *Mut.* 76 (**M<sup>d</sup>**). Ce dernier a appartenu à Giorgio Valla<sup>7</sup>, que l'on sait proche d'Aldo Manuzio. Il est que probable dans le cas du traité *Sens.*, traité qu'il contient aussi, le manuscrit ait déjà exercé une influence sur le texte, mais je n'ai pas repéré de faute qui permette de l'établir avec certitude. Rien, en revanche, ne vient rattacher l'édition aldine à **i** pour la suite de *PNi* : il est donc probable que la presse n'ait pas eu directement recours à ce manuscrit, mais que ses leçons étaient seulement reportées dans le modèle employé pour *Sens.*

*Sens* : influence de **i** sur l'*Aldina*

*Sens.*

441<sup>a</sup>15 ἐξικμαζομένους καὶ κειμένους **i Ald** : ἐξικμαζομένους δὲ καὶ κειμένους **EC<sup>c</sup>MU** : ἐξικμαζομένους δὲ καὶ κινουμένους **cett.**

442<sup>a</sup>21 ἀμφοτέρως **i Ald** : ἀμφοτέρων **vulg.** : om. **λ**

442<sup>b</sup>1–2 καίτοι εἰ καὶ τοῦτο **EC<sup>c</sup>Mi Ald** : καίτοι εἰ τοῦτο **cett.**

444<sup>a</sup>28–29 ἴδιον δὲ τῆς τοῦ ἀνθρώπου φύσεως ἐστὶ **EC<sup>c</sup>MiP Ald** : ἴδιον δὲ τῆς τοῦ ἀνθρώπου φύσεως **cett.**

446<sup>a</sup>26 καθάπερ καὶ Ἐμπεδοκλῆς φησιν **EPC<sup>c</sup>Mi Ald** : καθάπερ Ἐμπεδοκλῆς φησιν **cett.**

446<sup>b</sup>5 ὥσπερ καὶ ὁ ψόφος **i Ald** : ὥσπερ ὁ ψόφος **cett.**

447<sup>a</sup>13 δύνασθαι αἰσθάνεσθαι **EC<sup>c</sup>i Ald** : αἰσθάνεσθαι **vulg.**

448<sup>b</sup>23 ἀλλ' οὐκ **EC<sup>c</sup>Mi Ald** : ἀλλωι **cett.**

Reste des *PN* : influence de **M<sup>d</sup>** sur l'*Aldina*

*Mem.*

450<sup>b</sup>5 διὸ **W<sup>s</sup> Ald** : διὸπερ **cett.**

450<sup>b</sup>24–25 δεῖ ὑπολαβεῖν καὶ αὐτό τι καθ' αὐτὸ εἶναι καὶ ἄλλου φάντασμα om. **F<sup>s</sup>(M<sup>d</sup>) Ald**

451<sup>a</sup>27 τάξιν **P<sup>s</sup>(M<sup>d</sup>) Ald** : τὴν ἔξιν **cett.**

452<sup>b</sup>18 τὸ οὖν **M<sup>d</sup> Ald** : τί οὖν **cett.**

453<sup>a</sup>16 δύνανται **M<sup>d</sup> Ald** : δύνωνται **vulg.**

*Somn. Vig.*

454<sup>a</sup>27 ἡ ὥι τι δύνανται τὸν χρόνον **M<sup>d</sup> Ald** : ἡ ὥι τι δύνανται τῷ χρόνῳ **W<sup>s</sup>** : ἡ τι ὧν δύνανται τῷ χρόνῳ **vulg.**

455<sup>a</sup>16 ὃ ἀκούει **F<sup>s</sup>(M<sup>d</sup>) Ald** : ἀκούει **vulg.**

457<sup>b</sup>11 μὴ **F<sup>s</sup>(M<sup>d</sup>) Ald** : μὲν **cett.**

458<sup>a</sup>3 κατάρροι **M<sup>d</sup> Ald** : κατάρροι **vulg.**

*Insomn.*

458<sup>b</sup>11 ἀνθρωπον καὶ ἵππον **F<sup>s</sup>(M<sup>d</sup>) Ald** : ἀνθρωπον ἢ ἵππον **vulg.**

460<sup>a</sup>1 μόνον om. **P<sup>s</sup>(M<sup>d</sup>) Ald**

460<sup>a</sup>30 ἡ ὑποκιρναμένων om. **M<sup>d</sup>**

462<sup>a</sup>7 δὲ om. **XP<sup>s</sup>(M<sup>d</sup>) Ald**

7 Harlfinger (1971a), p. 419, identifie sa main dans les marges du manuscrit.

*Div. Somn.*462<sup>b</sup>14 ῥάιον **P<sup>g</sup>(M<sup>d</sup>) Ald** : ῥάιδιον **cett.**464<sup>a</sup>12 ἀφικνούμενος **M<sup>d</sup> Ald** : ἀφικνουμένας **vulg.***Long.*465<sup>a</sup>28 ἡ ἐπιστήμη **F<sup>s</sup>(M<sup>d</sup>) Ald** : ἐπιστήμη **cett.**466<sup>b</sup>1 πλείωνι **M<sup>d</sup> Ald** : πλείονι **cett.***Juv.*469<sup>b</sup>13 κυριώτατον ἡ καρδία ἢ τὸ ἀνάλογον **F<sup>s</sup>(M<sup>d</sup>) Ald** : κυριώτατον **vulg.***Resp.*472<sup>b</sup>2 καὶ μὴ ἐκπνεόντων **M<sup>d</sup> Ald** : μὴ ἐκπνεόντων **cett.**472<sup>b</sup>31–32 πνεύμονος **P<sup>g</sup>(M<sup>d</sup>) Ald** : πνεύματος **cett.**

Il existe un manuscrit qui, à l'encontre du préjugé trop répandu selon lequel la diffusion de l'imprimerie aurait immédiatement mis fin à cette pratique, a été transcrit d'après l'édition aldine, *Ricc.* 81 (F<sup>r</sup>). Celui-ci est composé de deux parties<sup>8</sup>. La première, ff. 3–14, contient une version du traité pseudo-aristotélicien *Virt.* qui ne correspond pas au texte usuel, mais semble issue de la section correspondante chez Stobée et est attestée dans un autre manuscrit de la fin du XV<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup>. Le texte en a été transcrit par Harmonios Athenaios (Ἀρμόνιος Ἀθηναῖος ; lynché à Rome en 1487 en raison de sa pédérastie notoire), probablement au cours des années 1470 ou 1480. La souscription de sa main au f. 14<sup>v</sup><sup>10</sup> indique qu'il a effectué cette tâche à Rome χάριν φιλίας (on ignore de quelle amitié il s'agit), ce qui représente l'un des renseignements les plus précieux dont l'on dispose quant à sa biographie. La question de la biographie du personnage, expulsé de Florence à la fin des années 1470 pour une raison inconnue et entré ensuite au service du sultan Bayezid II, et de sa mise en rapport avec les nombreux manuscrits qui portent la marque de sa possession est en effet difficile<sup>11</sup>. Les deux renseignements les plus intéressants dont l'on dispose à son sujet, en plus de son origine athénienne, sont qu'il a personnellement connu Théodore Gaza (mort en 1476), suffisamment pour qu'il lui ait donné certains de ses manuscrits comme l'indique la souscription du *Laurent.* 81.19, et qu'il s'est ensuite converti à l'islam et est entré au service du sultan, comme l'atteste une lettre de 1482. Il retourne à Rome vers 1487, au service diplomatique du sultan, mais je préfère supposer que le séjour à Rome dont il est question pour *Ricc.* 81 remonte à la même période que celle qui le voit fréquenter Gaza, la souscription invitant à penser qu'il s'agit d'une commande personnelle d'un humaniste. Cette hypothèse est corro-

<sup>8</sup> On se reportera à la description du manuscrit par Harlfinger in Moraux (1976), pp. 362–363, ainsi qu'à celle proposée dans Ceccanti (2009), pp. 163–165.

<sup>9</sup> « Il testo in realtà sembra derivato da Stobeo, in particolare apparentato con il Marc. gr. iv, 29 (copiato a Roma da Demetrio Damila alla fine del xv sec.) e dunque con l'ed. Trincavelli del 1536 », Eleuteri (2016), p. 79.

<sup>10</sup> Fac-similé chez Papanicolaou (1998), p. 287.

<sup>11</sup> Voir, outre l'entrée du *PLP* (n° 90046), Pontani (1991), pp. 561–563, n. 64, et Papanicolaou (1998).

borée par l'analyse de la miniature qui ouvre le traité, laquelle présente un portique antique entouré de *putti* : elle est attribuable à un maître vénitien dont l'activité est autrement attestée entre 1469 et 1472<sup>12</sup>.

La seconde partie du manuscrit, ff. 1–167, est attribuable à l'*Anonymus* 21 de Harlfinger (1971a), p. 419. On n'a retrouvé sa main pour le moment que dans un seul autre manuscrit, *Marc. gr.* IV.45 (*An.*)<sup>13</sup>, on date généralement son activité en l'absence de filigranes dans les deux manuscrits concernés, du XVI<sup>e</sup> ou du XVII<sup>e</sup> siècle. Elle contient *Mot. An.*, *PN1* et *PN2*, dans cet ordre. L'organisation des cahiers est irrégulière, les principaux traités sont séparés par un nombre important feuillets vierges (ff. 19<sup>v</sup>–20<sup>v</sup> entre *Mot. An.* et *Sens.*, ff. 58<sup>v</sup>–62<sup>v</sup> entre *Sens.* et *Mem.*, ff. 75–78<sup>v</sup> entre *Mem.* et *Somn. Vig.*, ff. 113–118<sup>v</sup> entre *Div. Somn.* et *Long.*, entre autres), si bien que la composition actuelle ne reflète pas nécessairement celle qui était originellement projetée. La source du texte est en tout cas la même pour tous ces traités : il s'agit du texte de l'édition aldine (ou éventuellement de l'une des éditions ultérieures qui se fonde sur ce dernier), augmenté d'un certain nombre de corrections de la part du copiste. On ignore toujours certains éléments importants relatifs à ce manuscrit, en particulier concernant la réunion de ses deux parties, car sa reliure actuelle remonte à la première moitié du XIX<sup>e</sup>.

Les extraits du traité *Somn. Vig.* (ff. 181–183, correspondant à 454<sup>b9</sup>–458<sup>a3</sup>) que l'on trouve dans le manuscrit *Hafniensis* GkS 1683 4<sup>o14</sup>, accompagnés de brèves annotations latines et manifestement destinés à l'usage personnel d'un médecin du XVI<sup>e</sup> siècle (ce manuscrit est néanmoins un témoin assez important pour de certains textes médicaux grecs), ne sont pas assez étendus pour que l'on puisse déterminer leur source avec une certitude complète, mais leur petit nombre de fautes semblent indiquer qu'ils proviennent de l'édition aldine (ou d'une des éditions ultérieures qui en reprennent partiellement le texte). L'édition du traité *Div. Somn.* que fait paraître Józef Struś (*Struthius* ; ca. 1510–1568)<sup>15</sup> à Cracovie en 1529<sup>16</sup> reprend le texte grec de l'*editio princeps*, auquel elle ajoute quelques fautes de son cru et de brèves remarques latines en marge.

<sup>12</sup> Ceccanti (2009), pp. 164–165, avec une reproduction en couleur p. 216 (n° 48).

<sup>13</sup> Voir les notices figurant dans Mioni (1958), pp. 42 et 145–146, et Mioni (1967), pp. 232–233, qui date le manuscrit du XVI<sup>e</sup> siècle. Il n'apparaît pas dans la liste des manuscrits contenant *An.* étudiés par Siwek (1965), pp. 12–14 (lequel est néanmoins conscient de son existence, cf. p. 9 n. 1, mais l'écarte en raison du fait que sa confection est postérieure aux premières éditions imprimées), si bien que l'on ne sait rien du tout de la nature de sa recension du traité.

<sup>14</sup> Description chez Schartau & Petersen (1994), p. 140.

<sup>15</sup> Au sujet de Struś, connu pour avoir été nommé professeur à Padoue en 1535, et de sa production extrêmement précoce, voir Bugiel (1901), lequel note, pp. 17–22, que Struś publie des éditions et des textes personnels dès ses études à Cracovie, avant même l'âge de vingt ans, mais ne paraît pas connaître cette édition d'Aristote, et, plus récemment, Mucci (2021) au sujet de son travail sur Galien.

<sup>16</sup> N° 107.905 chez Cranz (1984), p. 24. Une numérisation d'un exemplaire conservé au Muzeum Narodowe w Krakowie (cote 309 I Cim) est disponible en ligne : <https://cyfrowe.mnk.pl/dlibra/publication/818/edition/684/content> (dernière consultation : novembre 2022).

## 6.2 L'édition de Niccolò Leonico Tomeo (Florence, 1527) et le manuscrit *Oxon. Canon. gr.* 107 O<sup>b</sup>

Niccolò Leonico Tomeo (*Nicholas Leonicus Thomaeus*, 1456–1531) est lui-même d'origine vénitienne et devient, après des études à Florence, titulaire de la fameuse chaire de grec à Padoue où il acquiert une certaine renommée en commentant Aristote directement sur le texte original. Il fait partie du cercle des collaborateurs de la presse aldine et participe activement à la préparation de l'*editio princeps*<sup>17</sup>. Il donne une traduction latine commentée de son texte des *PN* (incluant *Mot. An.* et *Inc. An.*) à Venise en 1523<sup>18</sup>, de même que de nombreux autres textes de philosophie naturelle ou de médecine grecs, puis une édition de l'ensemble des textes de philosophie naturelle qu'il attribue à Aristote (avec quelques opusculs de Théophraste, et en séparant cette fois *PN1-Mot. An.* de *PN2*) à Florence en 1527 chez l'éditeur Bernardo Giunta<sup>19</sup>, à la demande de son disciple Giovanni Borgherini<sup>20</sup> auquel est dédiée la préface de l'ouvrage. Leonico y déclare avoir apporté de nombreuses corrections au texte à partir de ses manuscrits personnels (« *emendationes igitur ex meis exemplaribus omnes illi libenter tradidi ut ad te perferendas curaret* »)<sup>21</sup>.

Une comparaison systématique du texte de cette édition avec celui de l'aldine dans le cas des traités *Div. Somn.* et *Long.* permet de préciser quelque peu les choses. La base de l'édition de Leonico est incontestablement le texte de l'aldine. Du point de vue de la qualité globale du texte, on ne peut pas vraiment dire qu'il y ait eu une amélioration claire et nette. L'édition dite *Iuntina* ne corrige pas toujours les erreurs flagrantes de l'*editio princeps* et ajoute même parfois des fautes au texte de l'aldine. Certaines sont assez graves parce qu'un lecteur innocent ne saura pas toujours les détecter, par exemple δὴ ἀπιστεῖν au lieu de διαπιστεῖν en 462<sup>b</sup>20 ou ἔχων au lieu de ἦχων en 463<sup>a</sup>13. Il est en revanche vraisemblable que Leonico a employé, comme il l'affirme, au moins

17 Un manuscrit copié par Leonico lui-même, *Bern.* 402, est par exemple au fondement de l'édition aldine des opusculs de Théophraste : voir Sicherl (1997), pp. 89–94, et, plus généralement, Cariou (2014), pp. 49–50. Concernant sa biographie, l'étude fondamentale reste celle de De Bellis (1980).

18 N° 107.886 chez Cranz (1984), p. 22. Une numérisation d'une copie sur microfilm est disponible en ligne sur Gallica : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k59501w> (dernière consultation : octobre 2022).

19 N° 107.899 chez Cranz (1984), p. 24. Une numérisation de l'exemplaire conservé à la BSB de Munich (cote *Res/4 A.gr.b.* 254) est disponible en ligne : <https://Mdz-nbn-resolving.de/details:bsb10198055> (dernière consultation : octobre 2022).

20 Connue par un tableau attribué à Giorgione, intitulé « *Giovanni Borgherini col maestro-astrologo* », conservé aujourd'hui à Washington D.C., à la National Gallery.

21 S'il arrive à Leonico de se décrire comme l'humble possesseur d'une simple *bibliotheca* (dans une lettre du 2 février 1525 à Flaminio Tomarozzi éditée par Pontani [2000], pp. 364–366), celle-ci est décrite quelques années plus tard par son neveu comme « *librorum supellex ... amplissima et lectissima* » dans l'épître dédicatoire de la traduction par Leonico du traité *Part. An.* (Venise, 1540). Au sujet de la reconstruction de la bibliothèque de Leonico (Anonymus 5 chez Harlfinger [1971a]), voir Adorno (1996), Pontani (2000), Gamba (2014) et Cariou (2014).

un manuscrit pour apporter une poignée de corrections au texte. J'en compte six pour l'ensemble du traité *Div. Somn.* et trois pour *Long.*, soit en moyenne moins d'une correction par colonne Bekker, ce qui est vraiment peu. Leur source est difficile à identifier, parce qu'elles consistent essentiellement à rétablir le texte de la vulgate lorsque l'édition aldine s'en écarte de façon trop flagrante.

On pourrait s'attendre que à ce que Leonico ait surtout recouru aux manuscrits conservés qu'on sait être passés entre ses mains pour ce faire, à savoir *Paris. 2027*, et peut être 2033 ou 2035, mais cela ne correspond pas exactement à la nature de ses corrections. Il est possible, comme le suggère Giacomelli (2021a), p. 272, dans le cas du traité *Mir.*, que Leonico ait employé les collations préparatoires et les épreuves de la presse aldine. Isépy (2016), pp. 226–227, observant certains cas remarquables d'accord entre les nouveautés de la *Iuntina* et la branche **β** dans le cas du texte du traité *Mot. An.*<sup>22</sup>, propose une autre hypothèse qui consisterait en une relation entre Leonico et le travail de Guillaume de Moerbeke, soit qu'il soit parti de sa traduction (qui est à la base de sa propre traduction latine de 1523) pour en rétro-traduire certaines particularités, soit qu'il ait eu accès à un manuscrit grec perdu ayant appartenu à Guillaume. Dans le cas du traité *Div. Somn.*, on peut en tout cas certain du fait que Leonico a effectivement approfondi les réflexions sur le texte menées en préparation de l'ouvrage de 1523. Il bute dans son commentaire de 1523 sur le nom de Φιλαιγίδου en 464<sup>b</sup>2, transmis par la majorité des manuscrits et imprimé dans l'édition aldine, parce qu'il ne dispose d'aucune information pertinente (« *nam nos neque de nomine quidem illum unquam percepimus* », p. 193) et se demande s'il ne conviendrait pas de le corriger en Φιλαινίδος (« *nisi forte in textu corrupta poetae illius scriptum est nomen, & Philaegidis loco Philaenidis rectius legi debet* »). Cette correction est adoptée dans l'édition de 1527, où l'on lit pour la première fois dans le texte d'Aristote le nom Φιλαινίδος qui est repris dans les éditions modernes depuis Bekker (1831) mais n'est en fait présent dans aucun manuscrit. Il paraît en outre très probable que Leonico ait déjà eu recours à un manuscrit en vue de sa traduction de 1523, parce qu'il reproduit à l'occasion des diagrammes qui circulent dans la tradition manuscrite (mais ni dans les manuscrits connus liés au cercle de la presse aldine, ni dans le *Paris. 2027* qu'il a eu en sa possession), par exemple celui relatif à l'exemple géométrique du traité *Mem.* 2 ou un autre figurant un syllogisme reconstitué dans *Somn. Vig.* 1. Un manuscrit, et non pas seulement une traduction latine, doit aussi avoir été employé pour l'édition de 1527, à en juger par la nature de certaines cor-

<sup>22</sup> Je n'observe qu'un seul cas semblable, en *Div. Somn.* 463<sup>a</sup>16, où la *Iuntina* partage avec **B<sup>e</sup>** et contre l'ensemble des autres manuscrits (ainsi que l'*Aldina*), la leçon γινόμενοις au lieu de γινόμενης. La faute est cependant rendue facile par le contexte. Guillaume de Moerbeke reprend la traduction de la *vetus*, *parvo calore circa quasdam partes facto*, Leonico donne en 1523 *levi calore quasdam corporis partes incessente*.

rections :  $\chi\theta\omicron\nu\eta\iota\varsigma\ \lambda\omicron\chi\acute{\alpha}\zeta\epsilon\tau\omicron$  dans l'*Aldina* en *Sens.* 438<sup>a</sup>1, au sein de la citation d'Empédocle, devient ainsi  $\omicron\theta\omicron\nu\eta\iota\varsigma\ \acute{\epsilon}\chi\epsilon\upsilon\epsilon\iota\omicron\ \lambda\omicron\chi\acute{\alpha}\zeta\epsilon\tau\omicron$  dans la *Iuntina*<sup>23</sup>.

J'en déduis que Leonico a recours pour l'édition de 1527 à au moins un manuscrit grec qui n'a peut-être pas été employé en vue de la traduction de 1523, mais dans une proportion très faible par rapport à sa dépendance à l'égard de l'édition aldine, si bien qu'il est difficile d'identifier ce manuscrit avec précision. Il se pourrait que la source soit le *Paris.* 1925, un manuscrit de la collection de Mesmes qui est l'un des principaux témoins du commentaire de Michel d'Éphèse aux *PN* et dont l'on sait que Leonico en a été le possesseur<sup>24</sup>. Il y a néanmoins un cas où le texte grec imprimé en 1527 semble porter la marque d'une correction issue de la traduction latine de 1523 et remonter en fait à la traduction de Guillaume de Moerbeke. En *Juv.* 470<sup>a</sup>19, le texte de la *Iuntina* donne  $\zeta\omega\nu$  au lieu de la leçon  $\zeta\omega\iota\omicron\nu$  que l'on trouve dans tous les manuscrits conservés et l'*Aldina*. Or la traduction de Guillaume a ici *vivens* (ce qui a soufflé à Biehl [1898] précisément la conjecture  $\zeta\omega\nu$ ), tandis que Leonico traduit *quod vivit*. Il paraît donc probable que la leçon  $\zeta\omega\nu$  soit issue d'une adaptation du grec au latin.

L'édition *Iuntina* compte un descendant manuscrit, *Oxon. Canon. gr.* 107 (**O**<sup>b</sup>)<sup>25</sup>. Celui-ci est composé de deux parties. La première partie est grecque s'ouvre sur le texte imprimé du traité *Sens.*, suivi du reste des *PN* copié à la main. La seconde partie est latine et contient un florilège philosophique. Il s'agit l'un des nombreux recueils de ce type composés dans les universités européennes, celui-ci semble avoir été réalisé par Marsile de Padoue et s'est ensuite massivement diffusé à la Renaissance et aux premiers

23 Leonico traduit le vers en 1523 comme suit : *subtilibus velis rotundam compectitur pupillam*, ce qui correspond à une leçon mixte  $\omicron\theta\omicron\nu\eta\iota\varsigma\ \lambda\omicron\chi\acute{\alpha}\zeta\epsilon\tau\omicron$ . Par comparaison, la citation n'est pas restituée dans la *vetus*, tandis que Guillaume traduit *subtilibus lintheis diffunditur circulo per pupillam* (aucune variante de cette traduction du vers n'est connue). Le texte de la citation est jugé corrompu par Pietro Alcionio (né vers 1487, mort en 1527) dans la traduction qu'il fait paraître du *corpus* en 1521 à Venise (n° 107.880 chez Cranz [1984], p. 21), parce qu'il observe que le texte lu par certains *graecos interpretes* ne correspond pas à celui qu'il lit dans ses manuscrits, si bien qu'il le laisse de côté avec un mot d'excuse pour son lecteur. Une numérisation d'un exemplaire de cette traduction conservé à la bibliothèque d'Augsburg (cote 2 LG 60/#(Beibd.) est disponible en ligne : <https://Mdz-nbn-resolving.de/details:bsb11199085> (dernière consultation : octobre 2022).

24 Voir Gamba (2014), pp. 345–346. De Bellis (1980), pp. 85–88, avait auparavant montré que Leonico emploie déjà le commentaire de Michel en vue de sa traduction de 1523. Notre vision de la bibliothèque de Leonico relative aux *PN* est cependant très incomplète, à en juger par le fait qu'il cite en 1523 le commentaire d'Alexandre d'Aphrodise au traité *Sens.*, alors que l'on n'en connaît aucun manuscrit qu'il ait possédé (l'*editio princeps* de la presse aldine est parue en 1527). Il convient également de prendre en compte la possibilité qu'il se soit fait prêter des manuscrits, auquel cas la liste potentielle des exemplaires que Leonico a pu avoir entre ses mains n'est pas courte, au vu de l'étendue de son réseau de relations (citons notamment, parmi les personnes identifiées comme ayant probablement possédé un manuscrit des *PN*, Pietro Bembo et Thomas Linacre).

25 Cette relation est déjà observée pour *Mot. An.* par Isépy (2016), p. 226, qui identifie d'ailleurs un frère du manuscrit, *Vat. Urb. gr.* 41, daté de 1613.



temps de l'imprimerie sous le nom *Parvi flores* ou *Auctoritates Aristotelis*<sup>26</sup>. Le fascicule avec le texte grec du traité *Sens.* est réputé issu d'une édition imprimée en 1542 à Paris<sup>27</sup>, alors qu'il n'y a, à ma connaissance, pas d'ouvrage imprimé avec ce texte grec paru dans cette ville à cette date et en général avant l'édition de Guillaume Morel<sup>28</sup>. C'est ce que confirme l'examen de son texte : il est identique à celui de l'édition aldine, bien que les caractères soient parfois différents. Il s'agit donc du produit d'une tentative d'impression du texte de l'édition aldine dans des circonstances qui demeurent obscures.

Le reste du texte grec a été recopié depuis l'édition de Leonico, à quelques tentatives ponctuelles d'amélioration près. Le texte de *PN2* s'achève prématurément en haut de la f. 78 par le mot *χώρα* (468<sup>a</sup>34) alors que la table des matières du f. 2 laisse entendre une recension complète, si bien qu'il semble que sa transcription ait été laissée inachevée. La main qui a transcrit le reste du texte des *PN* a aussi noté en marge, en lettres majuscules et y compris pour *Sens.*, la division en chapitres, si bien que son intervention doit être postérieure à 1550. Harlfinger (1971a), p. 412, retrouve cette main dans un seul autre manuscrit, qui ne contient à nouveau que le traité *An.*, à savoir *Veronensis Bibl. Communalis* 560<sup>29</sup>. La disposition du texte est extrêmement aérée, la graphie est limpide, le texte est divisé, non seulement en chapitres, mais aussi en toutes petites sections, et il comporte même de nombreuses décorations : tout cela suggère un exemplaire de facture luxueuse destiné à servir de support à un travail académique. On ne sera donc guère étonné de rencontrer un très grand nombre d'annotations latines dans la section correspondant aux *PN*, certaines parties du texte étant régulièrement traduites ou résumées. Le manuscrit comporte aussi des annotations grecques, dont un bon nombre signale des variantes textuelles (bien que celles-ci se rencontrent ailleurs, je n'ai pas pu en déterminer la source exacte). Une annotation au f. 2, qui contient la table des matières de la partie grecque, retient particulièrement l'attention : le copiste de cette partie a écrit au sujet des traités composants les *PN* ταῦτα τὰ βιβλία οἱ Λατινοῖ μικρὰ τὰ φυσικὰ καλοῦσι, ce qui invite à penser qu'il se considère lui-même comme

26 Le recueil a été édité sur la base des incunables par Hamesse (1974), laquelle défend aussi l'attribution à Marsile de Padoue et affirme, p. 45, que la recension particulière du manuscrit *O<sup>b</sup>* se trouve aussi dans trois autres manuscrits, *Oxon. Canon. Pat. lat.* 62 (ff. 210<sup>v</sup>–216, XV<sup>e</sup>), *Rom. Bibl. Casanat.* 892 (ff. 1–151<sup>v</sup>, XV<sup>e</sup>) et *Vat. lat.* 11436 (ff. 1–151<sup>v</sup>, daté de 1528). Voir aussi pour une synthèse récente Hamesse & Meirinhos (2015).

27 Voir Coxe (1853), p. 98 : « *libellus sane typis impressus edit., ut videtur ex notitia paene deleta, Paris. 1542* ».

28 Il y a bien un ouvrage imprimé contenant les *PN* à avoir été publié à Paris en 1542, n° 108.049 chez Cranz (1984), mais c'est une édition de la traduction latine de François Vatable.

29 La cote donnée dans Harlfinger (1971a) est 1560, mais il s'agit sans aucun doute possible d'une erreur. Le manuscrit de Vérone est également richement annoté en latin, et comporte une note de possession grecque donnant le nom *Vitantonius Gremisus* au f. I, membre du *collegium* de Vérone (voir la notice du manuscrit dans Mioni [1965] II, p. 515), si bien que Harlfinger envisage de lui attribuer les deux manuscrits. Le manuscrit de Vérone apparaît également dans la liste des *recentiores* laissés de côté par Siwek (1965), p. 9 n. 1, et c'est là tout ce que l'on sait au sujet de son texte.

grec. Je relève également la présence dans les marges du f. 76<sup>v</sup> d'un joli petit diagramme grec illustrant la division anatomique d'un arbre, lequel est également présent, en latin cette fois, dans le commentaire de Leonico publié en 1523 (f. CCIXV). On peut en déduire, *a minima*, que le copiste du *Canon. gr.* 107 a accès à cet ouvrage. De manière plus ambitieuse, si l'on cherche à relier (a) le fait que le manuscrit contient un tirage alternatif inconnu du texte de l'*Aldina* pour *Sens.*, (b) que son texte des *PN* et de *Mot. An.* présente une affinité particulière avec l'édition de Leonico, (c) que son commentaire de 1523 a aussi été employé et (d) que le copiste est néanmoins grec quant à sa langue maternelle, on peut avancer l'hypothèse que la partie grecque du manuscrit a été confectionnée par un membre de la communauté grecque de Venise ayant participé aux travaux de la presse aldine, proche de Leonico et actif en milieu universitaire.

### 6.3 Les trois éditions bâloises (1531, 1539 et 1550)

Trois éditions successives du *corpus aristotelicum* en deux volumes paraissent à Bâle sous le patronage d'Érasme de Rotterdam chez l'imprimeur Johann Bebel. Elles s'ouvrent par une longue épître dédicatoire latine d'Érasme adressée à John More (à qui sera aussi dédiée l'édition de Platon en 1534 et dont le principal mérite semble d'avoir été le fils de son père, Thomas More), dans laquelle Érasme, à partir de la liste de Diogène Laërce et des travaux de Leonardo Bruni, s'efforce d'organiser le *corpus aristotelicum* préservé, d'estimer l'importance de la part perdue et d'évaluer l'authenticité des différents écrits<sup>30</sup>. Les *PN* sont contenus dans les premiers volumes de ces trois éditions selon la séquence *PN1-Mot. An.-PN2*, située après *An.* et avant les traités zoologiques. Bien que son nom soit le seul à apparaître sur la page de titre, les deux premières éditions, de 1531 et de 1539, n'ont pas du tout été préparées par Érasme, mais par Simon Grynaeus (1493–1541) dont le nom est tout de même évoqué dans l'épître au début du premier volume.

La première édition<sup>31</sup>, parue en 1531, est globalement une réimpression du texte de l'édition aldine (qu'Érasme venait de commander en 1525), à ceci près que certaines des erreurs les plus grossières sont éliminées et que quelques variantes sont signalées en marge, une vingtaine pour l'ensemble des *PN*. Contrairement à ce que constate Giacomelli (2021a), p. 273, dans le cas du traité *Mir.*, celles-ci empêchent de qualifier l'édi-

<sup>30</sup> Au sujet de l'importance de cette préface, où Érasme se prononce notamment contre l'authenticité du traité *Oec.*, pour l'histoire de la réception d'Aristote voir Kraye (1990). Une traduction anglaise est aussi disponible au sein de l'édition de sa correspondance, Estes (2016), n° 2432, pp. 211–222. Il s'agit de l'un des très rares textes publiés d'Érasme où il est question d'Aristote.

<sup>31</sup> N° 107.928 chez Cranz (1984), p. 28. Une numérisation de l'exemplaire conservé à la bibliothèque de l'université de Bâle (cote *VD16 A 3279*) est disponible en ligne : <https://doi.org/10.3931/e-rara-399> (dernière consultation : octobre 2022).

tion de 1531 de « simple apographe » de l'édition aldine<sup>32</sup>. Même si certaines de ces variantes sont des erreurs idiotes (ἐκβολαι en 455<sup>b</sup>6), d'autres permettent de corriger des fautes de l'*editio princeps*. Les mots ἀρχῆς ... ἀναμνησκεισθαι en 452<sup>a</sup>12–13 sont omis dans l'*Aldina*, mais rétablis en marge dans la première *Bebeliana*. L'erreur avait déjà été corrigée dans le texte même de l'édition de Leonico et, de manière générale, on peut rendre compte de pratiquement toutes ces corrections et variantes en supposant qu'elles sont issues d'une comparaison entre les textes de l'*Aldina* et de la *Iuntina*.

Le texte de la première édition bâloise est repris dans l'édition séparée des traités *Long.* et *Div. Somn.*, avec une traduction latine de Christoph Hegendorf (mort en 1540) suivie du texte grec (« *Lectori in hoc consulentes, qui immenso Aristotelis opere, caret* »), parue à Bâle en 1536 (et une seconde fois en 1537) chez les imprimeurs Bartholomäus Westheimer et Nicolaus Brylinger<sup>33</sup>. Il est aussi repris dans une édition séparée des traités *Somn. Vig., Juv., Resp.* et *VM* (les deux derniers n'étant évidemment pas distingués) parue à Francfort en 1550 chez l'imprimeur Peter Braubach (mort en 1567)<sup>34</sup>. Ce n'est sans doute pas un hasard si cette édition est en grande partie complémentaire de la précédente : il semble y avoir eu un marché pour de petites éditions d'Aristote que l'on devine avoir été meilleur marché que les grands volumes de Bebel. Les imprimeurs en question sont en effet très liés aux milieux luthériens de l'époque, où l'on tente de repenser le rôle d'Aristote au sein du *cursus* universitaire. Mélanchthon publie ainsi un commentaire au traité *An.* en 1540, et son collègue à Wittemberg Veit Amerbach (*Vitus Amerpachius*) donne aussi deux ans plus tard, juste avant sa conversion au catholicisme, un commentaire en quatre livres qui couvre à la fois *An.* et certains thèmes des *PN*<sup>35</sup>.

La deuxième édition de 1539<sup>36</sup> abandonne ce système de variantes pour *PN1* mais le maintient à peu près tel quel pour *PN2*. Elle poursuit plus avant le processus de correction, sa préface signale le recours à des manuscrits et aux « *antiquorum interpretum commentariis* ». Le texte bâlois s'éloigne un peu plus de celui de l'*Aldina* pour se rapprocher de celui de la *Iuntina*. Dans l'ensemble, cette deuxième édition ne diffère

<sup>32</sup> Ce jugement sévère se retrouve déjà quant au texte bâlois du traité *Pol.* chez Stahr (1835), p. 324, et quant au texte du traité *Met.* chez Schwegler (1847) I, p. XVI.

<sup>33</sup> N° 107.950 chez Cranz (1984), p. 29. Une numérisation d'un exemplaire conservé à la BSB de Munich (cote *A.gr.b.* 743) du tirage de 1536 est disponible en ligne : <https://mdz-nbn-resolving.de/details:bsb10994039> (dernière consultation : novembre 2022).

<sup>34</sup> N° 108.177 chez Cranz (1984), p. 54. Une numérisation d'un exemplaire conservé à la BSB de Munich (cote *A.gr.b.* 743 d) du tirage de 1536 est disponible en ligne : <https://mdz-nbn-resolving.de/details:bsb00015355> (dernière consultation : novembre 2022).

<sup>35</sup> Voir à ce sujet Kusakawa (1995), chapitre 3.

<sup>36</sup> N° 107.980 chez Cranz (1984), p. 33. Une numérisation de l'exemplaire conservé à la Biblioteca Nazionale di Napoli (cote *SALA FARN. 24. H 0027*) est disponible en ligne : <https://polosbn.bnonline.it/SebinaOpac/resource/aristotelous-hapanta-aristotelis-summi-semper-viri-et-in-quem-unum-uim-suam-universam-contulisse-nat/NAP0080816?sysb=NAPBN> (dernière consultation : octobre 2022).

pas beaucoup de l'édition précédente. Elle introduit une division en chapitres dont les numéros figurent dans la marge<sup>37</sup>, division qui est reprise pratiquement à l'identique dans la troisième édition de 1550 où chaque chapitre reçoit en outre un intitulé. Cette troisième édition<sup>38</sup> a été préparée, après la mort de Grynaeus en 1541, par Michael Isengrin (1500–1557) qui est également mentionné avec Bebel, son beau-père, comme son imprimeur sur la page de titre. Isengrin ajoute une courte préface latine au premier volume, où il remercie notamment le médecin Conrad Gessner (1516–1565) pour ses corrections. L'édition de 1550 améliore significativement le texte des deux éditions précédentes en prenant en compte des sources nouvelles<sup>39</sup>. La préface mentionne cette fois, outre les sources précédemment employées, le recours à des traductions latines et à divers commentaires universitaires.

En ce qui concerne plus précisément les *PN*, une note marginale relative à la citation d'Empédocle que contient le traité *Sens.* défend le texte transmis de l'accusation de corruption totale émise à son encontre par Pietro Alcionio dans sa traduction de 1521<sup>40</sup>. Une leçon tirée de la paraphrase alors attribuée à Thémistius est citée en marge<sup>41</sup>, une autre note se réfère au commentaire de Michel d'Éphèse<sup>42</sup>. Une poignée de nouvelles variantes sont enfin introduites précédées de la mention *alias* ou *scholiastes*, ce qui implique le recours à un ou plusieurs manuscrits annotés. Je relève également deux annotations marginales absentes des éditions précédentes qui semblent être des conjectures *ope ingenii*, n'étant attestées dans aucun autre témoin<sup>43</sup> : φθίνεσθαι, p. 312, pour ψήχεσθαι ou ψύχεσθαι en *Mem.* 450<sup>b</sup>3 et μέμνηται· ὅτε δὲ καὶ μέτρῳι, οὐ μέμνηται, ἀλλὰ κτλ., p. 314, pour ὅτε δὲ καὶ μέτρῳι· ἀλλὰ μέμνηται κτλ. en *Mem.* 453<sup>a</sup>1–2.

<sup>37</sup> C'est l'origine historique de la division en chapitres du *corpus aristotelicum* devenue aujourd'hui traditionnelle, sa reprise ayant été facilitée par le fait que l'édition de Bekker a pour fondement le texte bâlois, dont un tirage lui a servi d'exemplaire de collation et dont un petit nombre de leçons ont été reprises même lorsque Bekker et Brandis ne les ont pas retrouvées dans les manuscrits grecs. Voir Beulens & Gotthelf (2007), p. 479.

<sup>38</sup> N° 108.174 chez Cranz (1984), p. 53. Une numérisation de l'exemplaire conservé à la BSB de Munich (cote *Res/2 A.gr.b. 76–1/2*) est disponible en ligne : <https://mdz-nbn-resolving.de/details:bsb10621725> (dernière consultation : octobre 2022). Son texte pour *Sens.* a été collationné par Bloch (2004).

<sup>39</sup> Stahr (1835), pp. 324–327, lui adresse un éloge appuyé, en affirmant qu'elle serait la seule édition de son siècle à avoir retrouvé le texte originel du traité *Pol.* en plusieurs endroits. Giacomelli (2021a), p. 274, la présente en revanche, quant au traité *Mir.*, comme « substantiellement » identique à la précédente.

<sup>40</sup> On lit ainsi, p. 305 du premier volume, la déclaration suivante : « *Petrus Alcyonius interpres Latinus haec carmina suppressit tum quod mendosa (ut scribit) nun habeantur, tum quod Graeci interpretes quaedam explanent quae in codicibus uulgatis hodie non legantur. Mihi et clara uidentur, et minime mendosa nisi quod ἀπορρογούς uocem corruptam iudico et legi posse ἀπορρογούς, idest ἀποερρογούς. Loquitur autem de Laterna.* »

<sup>41</sup> *Ad Div. Somn.* 463<sup>b</sup>26 : la quasi-totalité des manuscrits donne μελλούσης, l'édition de 1550 signale en marge, p. 321, que l'on lit chez Thémistius μενούσης.

<sup>42</sup> *Ad VM* 479<sup>a</sup>17–18, p. 335 : « ἥτις ἂν ἐπίστασις, legisse uidetur Michael Ephesius ».

<sup>43</sup> C'est aussi ce que relève, quant au texte du traité *Mir.*, Giacomelli (2021a), p. 274.

## 6.4 L'édition de Giovanni Battista Camosio (Venise, 1551)

Giovanni Battista Camosio (ou Camozzi ; 1515–1581), natif de Trévise, est l'élève de Ludovico Boccadiferro à Bologne pendant le second quart du XVI<sup>e</sup> siècle avant de prendre sa succession à sa chaire de philosophie en 1545<sup>44</sup>. Il supervise la préparation d'une nouvelle édition intégrale d'Aristote et de Théophraste par la presse aldine sous la direction de Federico Torresano (dont le père, Nicola, avait rejoint la presse en 1508), dite *Aldina minor* (en raison de son format), publiée en 1553<sup>45</sup>. Les *PN* se trouvent dans le troisième volume<sup>46</sup>, selon une séquence *PN1-Mot. An.-Gener. An.-PN2*. La division en chapitres de la dernière édition bâloise est indiquée en préambule, mais elle n'est pas reprise dans le texte même. La préface du premier volume loue Camosio pour avoir consulté différents manuscrits, ainsi que les avis des érudits les plus éclairés, afin de corriger le texte, sans plus de précision, celle du deuxième volume mentionne des manuscrits « très anciens » (« *vetustissimis exemplaribus inspectis* »), les préfaces aux tomes suivants ne signalent plus cette prétention.

Le texte pris pour point de départ est celui de la *Iuntina*, dont les erreurs orthographiques sont systématiquement corrigées. Les corrections plus profondes du texte sont, d'après mes sondages, très rares, je n'ai identifié que très peu écarts qui doivent résulter de l'influence d'un manuscrit sur la *Camotiana*<sup>47</sup> : en *Resp.* 473<sup>b</sup>23, au sein de la citation d'Empédocle, on lit dans cette dernière αἴσιμον, ce qui est certainement une faute d'impression pour αἴσιμον, leçon qui est transmise dans la branche du manuscrit *Oxon.* CCC 108 (Z) ainsi que dans la zone des manuscrits *Vat.* 253 (L) et *Marc.* 214 (H<sup>a</sup>, ayant appartenu au cardinal Bessarion), alors que toutes les éditions précédentes donnent à cet endroit αἴσιμον ; en *Juv.* 467<sup>b</sup>19, on lit dans cette édition ζῶντα au lieu de ζῆν, faute qui se retrouve uniquement dans les manuscrits *Marc.* 200 et 206 de Bessarion. Il est donc raisonnable de supposer que la presse aldine a cette fois pu avoir accès aux manuscrits du cardinal pour améliorer son texte, lesquels étaient probablement beaucoup plus facilement accessible après qu'un collaborateur de la presse, Andrea Navagero, avait été nommé à la tête de la Biblioteca Nicena au début de l'année 1516.

<sup>44</sup> Voir l'entrée correspondante dans le volume 17, paru en 1974, du *Dizionario Biografico degli Italiani*, que l'on doit à Peter Schreiner. Une bonne partie des informations disponibles à son sujet sont issues de l'*Historiae sui temporis* (première publication : 1604) de Jacques Auguste de Thou (1553–1617), qui a effectué de nombreux voyages en Italie au début des années 1570.

<sup>45</sup> Au sujet des circonstances de cette édition, voir Cataldi Palau (1998), pp. 348–349.

<sup>46</sup> N° 108.218 chez Cranz (1984), p. 57 ; voir également la notice descriptive n° 182 chez Cataldi Palau (1998), pp. 682–683. Une numérisation de l'exemplaire conservé à la BSB de Munich (cote *A.gr.b.* 528–3) est disponible en ligne : <https://mdz-nbn-resolving.de/details:bsb10169632> (dernière consultation : octobre 2022).

<sup>47</sup> Même constat quant au traité *Pol.* chez Stahr (1835), pp. 330–331. Giacomelli (2021a), p. 275, ne semble en revanche pas observer dans le cas du traité *Mir* : quoi que ce soit de comparable.

## 6.5 L'édition de Guillaume Morel (Paris, 1556)

Guillaume Morel (1505–1564) prend la succession de son associé Adrien Turnèbe en tant qu'imprimeur du Roi pour la langue grecque en 1556 et demeure seul détenteur des matrices royales jusqu'à la fin de sa carrière<sup>48</sup>. Il fait paraître à Paris deux éditions, à peu près identiques quant à leur texte, des traités de philosophie naturelle d'Aristote, la première en 1556<sup>49</sup> et la seconde cinq ans plus tard en 1561<sup>50</sup>. La première est un assez gros volume qui comprend dans cet ordre les traités aristotéliens *Phys.*, *Cael.*, *Gener. Corr.*, *Mete.*, puis *An.*, *PN1* (divisé en cinq traités) et *PN2* (en quatre traités), selon un arrangement tout à fait inhabituel en ce que *Long.* y est placé en dernier, sans doute en raison de sa conclusion, où Aristote semble clore son étude du vivant. La division en chapitres de la dernière édition bâloise est discrètement intégrée au texte : les différents chapitres ne sont pas séparés par des intertitres, mais seulement par un léger espacement, tandis que le numéro du chapitre est seulement indiqué par la lettre grecque minuscule correspondante en marge. La seconde édition est fort semblable à la première, avec cette différence que dans certains exemplaires<sup>51</sup> les traités *Inc. An.* et *Mot. An.* y prennent la place de *PN2*.

Ces éditions sont augmentées de quelques notes critique textuelle à la fin de l'ouvrage, où Morel n'a de cesse, en ce qui concerne les *PN*, de se référer à un certain « *uetus Graecus codex* », ainsi qu'occasionnellement à des traductions latines ou des « *ueteres interpretes* ». Le travail philologique de Guillaume Morel, dont la qualité des conjectures est reconnue pour de nombreux autres auteurs qu'il a édités, en particulier Homère ou Pindare, n'a guère été étudié en ce qui concerne ses éditions d'Aristote, même si ses propositions rencontrent de temps en temps la faveur des éditeurs<sup>52</sup>. L'essentiel de la littérature à ce sujet semble se résumer à une remarque que l'on trouve dans l'édition de la *Poétique* par Bywater (1909), p. xxv, selon laquelle l'édition de ce

<sup>48</sup> La figure de Morel, autodidacte passionné d'origine modeste et soucieux de demeurer aussi neutre que possible à l'égard des questions religieuses, est très peu étudiée. Pour une courte biographie croisée de Morel et Turnèbe, voir Barral-Baron & Vanautgaerden (2020), pp. 9–29.

<sup>49</sup> J'ai consulté l'exemplaire conservé à Paris à la BnF avec la cote *R-1689*.

<sup>50</sup> N° 108.324 chez Cranz (1984), p. 37; voir également Barral-Baron & Vanautgaerden (2020), p. 179. Une numérisation de l'exemplaire conservé à la BSB de Munich (cote *4 A.gr.b. 255*) est disponible en ligne : <https://mdz-nbn-resolving.de/details:bsb10150457> (dernière consultation : octobre 2022).

<sup>51</sup> Par exemple celui que j'ai consulté à la BnF avec la cote *R-1691*, il semble cependant que d'autres ne présentent pas cette particularité. Cette seconde édition correspond au n° 108.444 chez Cranz (1984), p. 77 ; voir également Barral-Baron & Vanautgaerden (2020), p. 248.

<sup>52</sup> La dernière édition de la *Poétique* en date, Tarán & Gutas (2012), en retient ainsi deux, assez discrètes, en 1458<sup>a</sup>16–17 et en 1461<sup>a</sup>24. Certaines des conjectures de Morel relatives au texte du traité *Phys.* sont également toujours discutées.

traité par Guillaume Morel constituerait une tentative de remplacer l'édition aldine par le recours à un manuscrit inédit, le *Paris*. 2040<sup>53</sup>.

Le texte de base de la *Moreliana* paraît être dérivé de la comparaison entre l'*Aldina* et la *Iuntina*, que l'éditeur corrige *ope ingenii* en certains endroits. Les notes de fin d'ouvrage de Morel affirment en revanche citer les leçons d'un manuscrit précis, que l'on peut chercher à identifier. Tout d'abord, Morel ne se réfère à ce manuscrit que pour *PN1* et ne semble disposer que des traductions latines pour corriger son texte de *PN2*, ce qui suggère que le manuscrit en question ne contient que *PN1*. On peut ensuite attribuer certaines de ses corrections, lorsqu'elles éliminent des erreurs apparues avec l'édition aldine et ayant persisté dans toutes les éditions précédentes, au recours à ce manuscrit, par exemple en 463<sup>b</sup>15, où Morel rétablit la leçon εὐτελεῖς de la grande majorité des manuscrits contre le mot ἀγενεῖς que l'on lit dans les autres éditions de l'époque et qui remonte à une faute du *Vat.* 258. Il signale aussi dans ses notes de fin d'ouvrage quelques leçons intéressantes de ce manuscrit sans les adopter dans son texte, dont trois (ἡ δὲ au lieu de εἰ δὴ en 458<sup>b</sup>3, ὅφ' ὧν en 459<sup>b</sup>13, ἐάν τι κινήσῃ τὸ αἶμα plutôt que ἐν τῇ κινήσει τηδὶ en 461<sup>b</sup>13–14) correspondent à des leçons propres au manuscrit *Paris*. 1853 (E) et à sa descendance. Deux autres des leçons citées par Morel (εἴ τι ὧν δύναται τῷ χρόνῳ en 454<sup>a</sup>27 et αἰσθητικὰ pour αἰσθητὰ en 459<sup>a</sup>24–25) sont des fautes qui ne se retrouvent dans aucun manuscrit conservé. Il note enfin que certains manuscrits anciens (« *ueteres codices* ») ne séparent pas le traité περὶ ἐνυπνίων des précédents mais reportent simplement ce titre en marge : cela correspond à la situation dans le manuscrit E (où une main beaucoup plus récente a inséré le titre grec), dans lequel *Div. Somn.*, en revanche, est plus nettement séparé de ce qui précède, et elle se retrouve dans la plupart de ses descendants.

Je conclus de cet examen que Guillaume Morel a très probablement eu accès au *Paris*. 1853, qui doit être le « *uetus Graecus codex* » de ses notes. Une telle trouvaille de sa part s'accorde bien avec l'épithète de « chasseur de manuscrits » que lui décernent Barral-Baron & Vanautgaerden (2020), p. 76. Or, d'après ce que l'on sait de l'histoire du manuscrit, celui-ci ne se trouve pas encore à Paris en 1556, où il ne parvient qu'après la mort du maréchal Pierre Strozzi en 1558 (qui venait d'en faire l'acquisition avec la bibliothèque du défunt cardinal florentin Niccolò Ridolfi, petit-fils de Laurent le Magnifique, en 1555, lequel l'avait probablement trouvé dans les collections de sa famille) dont Catherine de Médicis finit par annexer la bibliothèque<sup>54</sup>. Étant donné les liens à cette période entre les familles Médicis et Strozzi et les cercles humanistes parisiens, il ne

<sup>53</sup> Tarán & Gutas (2012), p. 47, ont l'air de contester cette affirmation mais ne donnent pas vraiment d'argument précis.

<sup>54</sup> Une tradition historiographique tenace fait remonter le transfert à Paris de la collection acquise par Strozzi en 1550 au tout début de la décennie, alors que si Strozzi est nommé maréchal de France en 1554, il n'a de cesse de guerroyer en Italie pendant la période et ne séjourne jamais longtemps en France avant sa mort en 1558. Le transport de ses livres fait encore l'objet de requêtes épistolaires adressées par Catherine de Médicis à sa veuve en 1558 et 1560. L'arrivée en France de la bibliothèque de Strozzi

me paraît pas implausible que Guillaume Morel ait eu vent de l'existence de ce manuscrit, dont la qualité graphique suffit à attester du prestige et de l'ancienneté pour tout lecteur un tant soit peu informé, et qu'il se soit montré suffisamment intéressé pour envoyer quelqu'un examiner son texte ou chercher à s'en procurer une copie, dans la mesure où l'on n'a aucune trace d'un voyage en Italie de sa part. Un point nodal de ce réseau pourrait bien être la figure de Piero Vettori (1499–1585), florentin, professeur au *Studio* à partir de 1538 et très lié à l'entreprise de Turnèbe et de Morel : c'est en effet chez Guillaume Morel qu'il publie de nouveau son édition du traité *Pol.* en 1556, puis donne une édition du traité *EN* en 1560 où il souligne avec vigueur dans la préface la nécessité de revenir aux manuscrits.

L'imprimeur André Wechel, dont la maison sera quelques années plus tard à l'origine de l'édition du *corpus aristotelicum* de Friedrich Sylburg, fait paraître en 1577 à Francfort un volume rigoureusement identique à celui publié par Morel en 1556, quant aux traités qu'il contient, à leur ordre et au détail de leurs textes<sup>55</sup>. On ne peut d'ailleurs pas dire que Wechel s'en cache, la page de titre annonce clairement l'origine parisienne du volume (« *Ad exemplaris fidem, quod postremum Lutetiae excusum est, emendati* »), l'imprimeur se met en scène comme rapportant les fruits de l'érudition parisienne en Allemagne dans la préface. Wechel vient en effet de transplanter son atelier de Paris, où il avait repris l'entreprise familiale en 1554, à Francfort entre 1572 et 1574, suite aux événements de la Saint-Barthélémy. La préface du volume de 1577 se termine par un appel aux lecteurs, invitant quiconque est capable de corriger le texte d'Aristote à venir chercher du soutien auprès de l'imprimeur, ce qui pourrait avoir été un appel du pied fort peu discret à l'adresse de Sylburg, d'autant plus que leur première association connue date précisément de 1577<sup>56</sup>.

## 6.6 L'édition de Friedrich Sylburg (Francfort, 1584)

La publication d'une édition des écrits conservés d'Aristote fait partie des premiers projets de Friedrich Sylburg (1536–1596) lorsqu'il s'installe à Francfort en 1583, après avoir renoncé à toute position d'enseignement, en se donnant pour mission de se consacrer aux textes antiques. Sa parution en cinq volumes chez l'imprimeur André Wechel s'étale entre 1584 et 1587. Les *PN* (nommés « *parva physica* ») font partie de la première

---

est néanmoins antérieure à 1567. Voir à ce sujet les mises au point de Baladié (1975) et de Muratore (2009), pp. 315–342.

<sup>55</sup> N° 108.616 chez Cranz (1984), p. 94. Une numérisation d'un exemplaire conservé à la BSB de Munich (cote *Res/4 A.gr.b. 166–3*) est disponible en ligne : <https://mdz-nbn-resolving.de/details:bsb10150390> (dernière consultation : novembre 2022). La principale différence entre l'édition de Wechel et celle de Morel est que Wechel marque plus nettement la division en chapitres.

<sup>56</sup> D'après Maclean (2009), p. 170 n. 20.



livraison<sup>57</sup>, elles sont placées avec le traité *An.* à la suite de la section de philosophie naturelle du *corpus* tandis que *Mot. An.* est intégré au volume comprenant les écrits zoologiques qui paraît l'année suivante. C'est ainsi la première édition complète des œuvres d'Aristote qui prend parti pour les *PN* au sens moderne, à la suite de l'édition de Guillaume Morel. Sylburg s'en justifie d'ailleurs dans ses notes, au moment d'examiner l'annonce du traité *Mot. An.* à la fin de *Div. Somn.*, en invoquant le fait que le début du traité *Long.* rappelle *PN1*. Le traité *Long.* est placé, comme chez Morel, à la toute fin de la série des *PN*. La division en chapitres est reprise de la dernière édition bâloise.

La préface de l'imprimeur située en tête du volume rend d'ailleurs hommage aux prédécesseurs de Sylburg, en expliquant que celui-ci est parti du texte de Morel (suivant les conseils de Wechel, peut-on imaginer) et l'a comparé à celui de Camotius, ainsi qu'à celui d'une édition bâloise (la troisième). Cette déclaration est réitérée, par Sylburg lui-même cette fois, à la fin du volume, laquelle contient un ensemble de *variae lectiones* attribuées avec précision à ces différentes éditions, ainsi que quelques propositions de corrections. L'édition de Sylburg repose ainsi sur la collation et la comparaison raisonnée des trois dernières éditions en date, ce qui lui permet de déployer une compétence philologique assez impressionnante dans ses notes de fin d'ouvrage (où le nom d'Henri Estienne, qu'il a côtoyé lors d'un séjour à Paris en 1559, revient régulièrement).

Le texte grec de l'édition de Sylburg est repris par la suite dans une édition séparée des traités *Sens.* et *Mem.* parue en 1589 à Wittenberg chez l'imprimeur Zacharias Lehmann<sup>58</sup>. Wechel en donne un second tirage en 1596<sup>59</sup>.

## 6.7 Les éditions d'Isaac Casaubon et Giulio Pace (Genève, 1590 & 1597)

L'édition des œuvres d'Aristote publiée par l'imprimeur Guillaume de Laimarie et placée sous l'égide d'Isaac Casaubon (1559–1614), le bibliothécaire d'Henri IV, se présente d'une manière doublement trompeuse : il est indiqué au début du volume que celui-ci est publié à Lyon en 1590 et que Casaubon est responsable de son texte. L'édition a en fait

57 N° 108.664 chez Cranz (1984), p. 99. Une numérisation d'un exemplaire conservé à la BSB de Munich (cote 4 A.gr.b. 167–2) est disponible en ligne : <https://mdz-nbn-resolving.de/details:bsb10150399> (dernière consultation : novembre 2022).

58 N° 108.705 chez Cranz (1984), p. 103. Une numérisation d'un exemplaire conservé à la bibliothèque de l'université de Halle (cote VD16 ZV 740) est disponible en ligne : <http://dx.doi.org/10.25673/opendata2-302> (dernière consultation : novembre 2022).

59 N° 108.746 chez Cranz (1984), p. 108. Une numérisation d'un exemplaire conservé à la Staatliche Bibliothek de Regensburg (cote 999/4Class.71(2)) est disponible en ligne : <https://mdz-nbn-resolving.de/details:bsb11060658> (dernière consultation : novembre 2022). Il faut corriger la coquille du relevé de van der Eijk (1994), p. 102, qui lui donne comme date de parution l'année 1696.

paru à Genève<sup>60</sup>, la ville de naissance de Casaubon, celle où il est titulaire de la chaire de grec entre 1581 et 1596 et la seule où cet imprimeur ait été actif. Elle a surtout été préparée, non par Casaubon, mais par Giulio Pace (*Iulius Pacius*, 1550–1635). Pace, natif de Vicence et converti très jeune au protestantisme, s'est réfugié à Genève en 1574 où il collabore régulièrement avec Laimarie, publiant notamment une édition remarquée de l'*Organon* en 1584. Une édition complète d'Aristote est prévue, mais celle-ci prend de plus en plus de retard suite au départ précipité de Pace pour Heidelberg en 1585, où il devient titulaire d'une chaire de droit. Casaubon, qui a déjà participé à l'édition de l'*Organon*, se voit ainsi confier les dernières étapes de la préparation de l'édition complète, qui paraît sous son nom en 1590 : le gros du travail relatif au texte grec a déjà été accompli par Pace, Casaubon se contente d'y ajouter quelques corrections<sup>61</sup>.

Cette première édition de Pace achevée par Casaubon donne lieu à deux volumes extrêmement compacts, le premier comprenant les traités préservés d'Aristote et le second les fragments des textes perdus, à chaque fois accompagnés d'une traduction latine sur une colonne parallèle au texte grec au sein de la même page. Il s'agit ainsi de la première édition bilingue intégrale des œuvres d'Aristote où une traduction est placée directement en regard du texte original. Les *PN* figurent au sein du premier volume<sup>62</sup>, selon la séquence *PN1-Mot. An.-PN2*, en dépit du fait que l'éditeur, Pace ou Casaubon, reprenne en marge une grande partie des observations de Sylburg tendant à mettre en doute la validité de l'annonce du traité *Mot. An.* à la fin de *PN1*. Ni la préface de Casaubon à l'édition de 1590, ni celle de Pace à celle de 1597 ne font référence précisément à des manuscrits, ne sont évoquées que les éditions, traductions et interprétations précédentes. La division en chapitres de la troisième édition de Bâle est reproduite. La traduction latine adjointe au texte des *PN* est celle de François Vatable (né vers 1495, mort en 1546)<sup>63</sup>.

<sup>60</sup> Le subterfuge, fréquent à l'époque, s'explique par l'interdiction de la circulation en France d'ouvrages en provenance de territoires réformés. Laimarie y a, d'après Chaix, Dufour & Moeckli (1966), p. 109, souvent eu recours.

<sup>61</sup> Son nom a sans doute été préféré à celui de Pace, qui avait pourtant pris en charge l'intégralité du texte grec, en raison de la notoriété croissante de Casaubon à la fin des années 1580. Pace ne semble pas en avoir tenu rigueur à son ancien élève, à en juger par le ton de son avertissement « *lectorī candido* » par lequel s'ouvre l'édition presque identique des œuvres d'Aristote qu'il finit par publier sous son nom en 1597, toujours chez Guillaume de Laimarie, où il narre une partie de cette histoire (en s'abstenant toutefois soigneusement de donner le nom de Casaubon). Casaubon ne paraît cependant pas avoir été très fier de son rôle dans l'affaire, à en juger par le fait qu'il s'abstient d'inclure cette édition d'Aristote dans la liste de ses travaux qu'un correspondant lui demande et qu'il ne la reprendra jamais par la suite, à la différence de celles de Théophraste, Suétone et Strabon. Au sujet de cet épisode, voir Glucker (1964) et Parenty (2009), pp. 61–64.

<sup>62</sup> N° 108.708 chez Cranz (1984), p. 103. Une numérisation de l'exemplaire conservé à la BSB de Munich (cote 2 A.gr.b. 77-1/2) est disponible en ligne : <https://mdz-nbn-resolving.de/details:bsb10621717> (dernière consultation : octobre 2022).

<sup>63</sup> Parue pour la première fois en 1531 à Paris chez l'imprimeur Prigent Calvarin et qui a connu de nombreuses publications ultérieures au cours des décennies suivantes. N° 107.850 chez Cranz (1984),

L'édition de 1590 comporte, quant aux *PN*, quelques rares conjectures, ainsi qu'un certain de *variae lectiones* précédées de la mention yp. en marge. Une partie de celles-ci sont explicitement tirées du commentaire d'Alexandre d'Aphrodise au traité *Sens*. (ce qui est une nouveauté par rapport aux éditions précédentes) et de la paraphrase alors attribuée à Thémistius. Le reste provient intégralement des notes de fin d'ouvrage de l'édition de Sylburg, et donc des éditions précédentes qui y ont été comparées. Le texte principal est globalement très proche de celui de Sylburg<sup>64</sup>. Cette absence de progrès majeur au sein de l'édition de Casaubon n'a pas échappé à ses contemporains, on conserve ainsi une lettre de Juste Lipse de 1590 où celui-ci tance vertement Casaubon pour le caractère superficiel de son travail<sup>65</sup>.

L'édition que fait finalement paraître Pace sous son propre nom en 1597<sup>66</sup>, toujours chez Lamairie à Genève (aucune ville n'est cette fois mentionnée sur la page de titre), conserve l'ordonnancement *PN1-Mot. An.-PN2*, alors même que l'éditeur se prononce dans sa préface en faveur de l'arrangement où *Gener. An.* sépare *PN1-Mot. An.* de *PN2*. Elle diffère cependant de celle de Casaubon en ce que la séquence *An.-PN* y est placée après les traités d'étude des animaux, et non plus avant. La division en chapitres est de nouveau reprise. Le texte grec est encore une fois accompagné d'une traduction disposée sur une colonne parallèle, mais la traduction latine est maintenant celle de Guillaume de Moerbeke. Aucune variante n'est consignée en marge. Comme l'on s'y attendrait, étant donné l'histoire respective de ces deux éditions, le texte grec de Pace est, à quelques corrections triviales près, le même que celui de Casaubon.

L'édition de Casaubon a connu une postérité importante, laquelle doit être attribuée avant tout au prestige qui entoure le nom de l'éditeur désigné<sup>67</sup>. Elle a été reprise à

p. 18, pour le premier tirage. Une numérisation d'un exemplaire du second tirage de 1535, réputé identique au précédent quant au texte et conservé à la bibliothèque municipale de Lyon (cote *Rés 319378* (6)), est disponible en ligne : [https://numelyo.bm-lyon.fr/f\\_view/BML:BML\\_00GOO0100137001100456511](https://numelyo.bm-lyon.fr/f_view/BML:BML_00GOO0100137001100456511) (dernière consultation : novembre 2022).

<sup>64</sup> Même constat chez Giacomelli (2021a), p. 292, quant au traité *Mir*, chez Glucker (1964), pp. 277–281, pour l'édition dans son ensemble, et déjà quant au traité *Met.* chez Schwegler (1847) I, pp. XVIII–XIX et Bonitz (1848) I, pp. XII–XIII.

<sup>65</sup> Lettre déjà repérée par Schwegler (1847), que je cite d'après Parenty (2009), p. 61 : « *Aristotelem tuum vidi, et utar. Sed vergente jam aevo, parum grata mihi deinceps minuties ista literarum. At quam opum ipsum probum, probius si totus in eo fuisses. Nam cursim te hoc egisse non ego video? Recipe spiritum et aliquando itera.* » ; « J'ai vu ton Aristote, et je l'utiliserai, mais alors que ma vie est entrée sur sa pente déclinante, je n'apprécie guère cette taille minuscule de caractères. Bien que l'ouvrage soit d'honnête facture, il serait bien meilleur si tu t'y étais entièrement consacré, car je vois bien que tu l'as produit à la hâte. Reprends ton souffle et reviens-y une prochaine fois. »

<sup>66</sup> N° 108.755 chez Cranz (1984), p. 109. Une numérisation d'un exemplaire conservé à la Biblioteca Nazionale di Napoli (cote *SALA FARN. 24. B 0002*) est disponible en ligne : <https://polosbn.bnnonline.it/SebinaOpac/resource/aristotelous-tou-stageiritou-ta-sozomena-operum-aristotelis-stagiritae-philosophorum-omnium-longe-pr/NAP1141272?sysb=NAPBN> (dernière consultation : octobre 2022).

<sup>67</sup> Ce succès a vraiment quelque chose de paradoxal par rapport au peu d'intérêt et d'attachement de Casaubon pour Aristote, à la différence d'autre auteurs, par exemple Théophraste. Il accomplit même

l'identique, traduction et variantes marginales comprises, dans une édition parue en 1605 à Genève chez l'imprimeur Pierre de la Rovière<sup>68</sup>. Une édition séparée de son texte des trois traités du sommeil avec la traduction latine de Leonico paraît aussi en 1610 à Gießen en appendice du commentaire du commentaire de Jules Scaliger (1484–1558) au *De insomniis* hippocratique<sup>69</sup>. La page de titre laisse entendre que l'ensemble du volume est l'œuvre de Scaliger, ce qui est évidemment un mensonge éhonté puisque ce dernier n'a jamais donné d'édition de ces textes et qu'il est mort un demi-siècle auparavant<sup>70</sup>. Le texte est en fait tiré de l'édition de Casaubon, à quelques conjectures près qui ne feront pas honneur à leur auteur. Les extraits des *PN* que l'on trouve dans le manuscrit *Neap.* III D 38 (ff. 26<sup>v</sup>–43<sup>v</sup>)<sup>71</sup>, qui est un ensemble de notes latines et d'extraits grecs couvrant l'ensemble du *corpus aristotelicum* classés par titre latin et chapitre, semblent également provenir du texte de l'édition de Casaubon (ou de celle de Guillaume du Val, qui lui est pratiquement identique).

## 6.8 L'édition de Guillaume du Val (Paris, 1619)

Guillaume du Val (mort en 1646), nommé lecteur ordinaire du roi en philosophie latine et grecque au Collège royal en 1606 et médecin de Louis XIII en 1613, donne en 1619 une édition des œuvres complètes d'Aristote en deux tomes avec une traduction latine sur une colonne parallèle. Le Roi lui-même est le dédicataire de la première préface (puis Casaubon de la seconde). Du Val présente explicitement son texte, dès la page de titre, comme issu des éditions de Turnèbe, Casaubon et Pace. Les traités des *PN* y sont placés

---

l'exploit, dans la préface de cette édition de 1590 analysée par Parenty (2009), pp. 146–154, de ne pratiquement rien dire au sujet d'Aristote.

<sup>68</sup> Une numérisation d'un exemplaire du premier volume conservé à la BSB de Munich (cote 2 A.gr.b. 78-1) est disponible en ligne : <https://mdz-nbn-resolving.de/details:bsb10209575> (dernière consultation: novembre 2022). La page de titre indique clairement que le volume reprend l'édition de Casaubon. Comme le relève Glucker (1964), pp. 286–287, les seules différences sont la suppression des variantes marginales les plus longues, du fait d'un format un peu plus étroit, et l'ajout d'un texte frauduleux que Casaubon avait reconnu pour tel, « *Aristotelis Libri XIV de Secretiore Parte Divinae Sapientiae secundum Aegyptos* », soi-disant traduit de l'arabe par un certain Iacobus Carpentarius.

<sup>69</sup> Une numérisation d'un exemplaire conservé à l'ONB de Vienne (cote \*69.M.272\* ALT PRUNK) est disponible en ligne : <http://data.onb.ac.at/rep/108F1785> (dernière consultation: novembre 2022). Au sujet de la renommée de Scaliger en Allemagne, et en particulier en Hesse, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, voir Lardet (2003), p. 164.

<sup>70</sup> La chose n'a pas échappé à la vigilance de Drossaart Lulofs (1943), p. XXX : « *editio denique, quae anno 1610 nomine I. C. Scaligeri prodiiit, tam similis est Sylburgianae, ut eam Scaligero, qui anno 1558 mortuus est, abrogandam esse existimem* ». Le fait qu'il présente son texte comme rigoureusement identique à celui de Sylburg ne contredit pas vraiment la thèse que j'avance, parce qu'il affirme exactement la même chose au sujet de l'édition de Casaubon.

<sup>71</sup> Description par Formentin (2015), pp. 270–272, qui date le manuscrit du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle.

au sein du premier tome<sup>72</sup> entre *An.* et les traités zoologiques, selon la séquence *PN1-Mot. An.-PN2*. Du point de vue du texte grec, cette édition est strictement identique à celle de Casaubon parue près de trois décennies plus tôt, en 1590<sup>73</sup>. La traduction latine en regard est de nouveau celle de Vatable. En dépit de son absence totale d'innovation, l'édition de Guillaume du Val a connu un certain succès, dont témoignent ses nouveaux tirages en 1629, 1639, et, de manière posthume, en 1654.

Je ne connais pas d'édition des *PN* parue entre le tirage de 1654 et la publication des cinq volumes magistraux que donne entre 1791 et 1800, à « Biponti » (Zweibrücken), puis à Strasbourg, Johann Gottlieb Buhle (1763–1821), alors professeur à Göttingen. Ceux-ci avaient vocation à se poursuivre jusqu'à former une édition complète d'Aristote, le projet n'a malheureusement jamais pu aller au-delà de l'*Organon* (en y incluant *Rhet.* et *Poet.*)<sup>74</sup>. C'est d'autant plus regrettable Buhle avait dès le premier volume posé nombre des jalons de la méthode d'édition de la philologie moderne. S'il prend la peine d'établir un inventaire de toutes les éditions et traductions précédentes d'Aristote, Buhle les déclare inutilisables parce qu'elles ne précisent pas l'origine de leurs leçons, ne distinguent même pas les leçons transmises des conjectures des éditeurs et ne fournissent aucune justification quant au texte finalement choisi. Buhle commence donc par repartir des témoins : il énumère tous les manuscrits d'Aristote dont il a connaissance en indiquant leurs contenus et en fournissant une brève description, puis fait de même pour les commentaires grecs, arabes et hébreux. Sa liste dépend des travaux des érudits précédents, en particulier de ceux de Montfaucon, et elle n'inclut pas les manuscrits du Vatican<sup>75</sup>. Malgré ces faiblesses, Buhle réussit tout de même à identifier une bonne part des manuscrits importants quant aux traités de philosophie naturelle parmi ceux conservés à Venise, Paris ou Vienne (vol. I, pp. 171–184). On peut penser que, s'il était parvenu à mener à bien le projet, non seulement la qualité du *textus receptus* des *PN* avant l'édition de Bekker aurait été bien meilleure (au point éventuellement de rendre moins urgemment nécessaire la commission de cette édition par l'Académie de Prusse), mais aussi que la représentation des *PN* comme une série continue excluant *Mot. An.* ne se serait peut-être pas imposée à l'époque contemporaine. Elle aurait en tout cas trouvé un adversaire de taille. Au vu de ses ruminations furibondes dans la préface

72 Une numérisation d'un exemplaire conservé à la BSB de Munich (cote 2 A.gr.b. 79–1) est disponible en ligne : <https://mdz-nbn-resolving.de/details:bsb10621723> (dernière consultation : novembre 2022).

73 Même constat quant au traité *Mir.* chez Giacomelli (2021a), p. 293, et dans l'ensemble chez Gucker (1964), p. 287.

74 Au sujet du projet des *editiones Bipontinae*, dont l'objectif était de parvenir à de nouvelles éditions scientifiques de l'ensemble des textes antiques conservés, voir Butters (1877). La première publication à voir le jour est une édition de Tacite en 1779. Le projet ne survivra malheureusement pas aux guerres napoléoniennes, la dernière publication date de 1809.

75 Lesquels donneront tant de fil à retordre à Bekker et Brandis que le second finira par publier leur inventaire du fonds aristotélicien de la bibliothèque, Brandis (1832), ce qu'ils n'ont fait pour aucune autre.

du troisième volume<sup>76</sup>, Buhle n'aurait en effet certainement pas anticipé le geste de Bekker consistant, sans imprimer l'intitulé latin de *parva naturalia*, à en maintenir le concept en faisant imprimer à la suite tous les titres individuels des différents traités de la collection avant de faire débiter le texte grec du premier d'entre eux.

## 6.9 L'édition de Wilhelm Becker (Leipzig, 1823)

Wilhelm Adolf Becker (1796–1846), qui deviendra professeur à Leipzig en 1836, fait paraître en 1823 à Leipzig chez l'imprimeur Christian Vogel une édition des trois traités du sommeil. Il explique dans sa préface avoir, comme toute sa génération, pris la mesure du diagnostic émis par Buhle quant aux éditions précédentes et décidé en conséquence d'œuvrer à l'amélioration du texte d'Aristote pendant trois ans, en choisissant ces traités comme ceux dont le texte lui paraissait nécessiter le plus un tel travail. En dépit de ce qu'annonce la page de titre (« *ad codd. et edd. vett. fidem recensuit* »), Becker n'est pas allé consulter de témoin manuscrit lui-même. Son édition se fonde sur une collation détaillée des éditions précédentes (à l'exception de celle de Guillaume Morel) et de leurs variantes, sur la poignée de variantes citées par un certain « *Accorambonius* » dans son commentaire<sup>77</sup>, sur les traductions latines et les commentaires anciens et modernes qu'il connaît, et sur une source plus inattendue, à savoir les variantes marginales contenues dans un exemplaire du troisième tome de l'édition aldine qu'une note indique comme ayant appartenu à un certain « *Christophori Mauricii* »<sup>78</sup>. Becker n'est pas parvenu à identifier cette figure (et moi non plus). Il ajoute cependant à la fin de son édition un relevé de toutes ces variantes pour *Part. An.* et le reste de *PN1* (*Mot. An.* inclus), qui a par la suite été mis à contribution par Langkavel (1868). Ce relevé permet en fait d'identifier avec précision au moins l'un des manuscrits en

76 « *Quam ineptus porro sit nonnuquam ordo singulorum librorum ad aliquam πραγματείαν relatorum, satis docet vitiosa Parvorum Naturalium, quae vocant, series, quae quomodo mutanda sit, infra ostendi, ut plura similia hac in re peccata nunc quidem silentio praeteream* » (p. VI de la préface du troisième volume de 1792). L'ordre recommandé par Buhle (p. XIV), qu'il affirme être clairement prescrit par le texte d'Aristote, est *PN1 – Mot. An. – Gener. An. – PN2*.

77 Becker s'y réfère dans la préface (« *codicum praeter illos a Mauritio collatos et cuius varietatem Accorambonius in commentario dedit, nihil auxilio fuit* », p. XVII), je suppose qu'il s'agit d'une référence à l'un des deux ouvrages d'explication des lieux textuels difficiles du *corpus aristotelicum* donnés par Felice Accoramboni, avec les titres *Interpretatio obscurorum locorum et sententiarum omnium operum Aristotelis* ... (Rome, 1590), et *Vera mens Aristotelis* ..., (Rome, 1604, en grande part identique au précédent). Après vérification, ils contiennent en effet la mention d'une poignée de leçons insignifiantes trouvées « *in antiquo codice* ».

78 La note, telle que reproduite par Becker dans la préface, p. XIII, précise même que ces variantes se fondent sur des manuscrits qu'il aurait consultés : « *Christophori Mauricii, qui hunc pariter ut ceteros codices emendatiores curavit haberi ex collationibus factis cum aliis manu scriptis* ». Je ne dispose pas d'informations supplémentaires à ce sujet.

question, grâce à ses fautes caractéristiques : l'essentiel des variantes citées correspond sans aucun doute possible au texte contenu dans l'actuel *Ambros.* A 174 sup.<sup>79</sup>, dont la question est désormais de savoir quelle a été sa relation à ce fameux Mauritius<sup>80</sup>. Quoi qu'il en soit, l'édition de Becker est intégrée par Drossaart Lulofs (1943) à son apparat, si bien que quelques-unes de ses nombreuses conjectures sont passées à la postérité<sup>81</sup>.

---

79 Un petit nombre de variantes n'y sont cependant pas présentes, la plus spectaculaire est φθίνεσθαι, p. 312, pour ψήξεσθαι ou ψύξεσθαι en *Mem.* 450<sup>b</sup>3. Or celle-ci est manifestement une faute stupide pour la leçon φθίνεσθαι, laquelle est, selon toute vraisemblance, une conjecture de l'édition bâloise de 1550. J'en conclus que Mauritius a employé, non seulement ce manuscrit, mais aussi l'édition de 1550, ce qui fournit un *terminus post quem* pour son intervention.

80 Si la date de 1550 est retenue comme borne inférieure, la zone géographique de l'intervention de Mauritius est en fait assez réduite, car le manuscrit est acquis par le collectionneur Cesare Rovida (mort en 1592) et intègre l'*Ambrosiana* à son ouverture en 1609. Cela suggère que Mauritius a eu accès au manuscrit à Milan, ou peut-être, si c'est avant 1609, en Vénétie.

81 En dépit, assez paradoxalement, du jugement sévère porté par Drossaart Lulofs (1943) quant à la valeur de Becker en tant qu'éditeur (« *persaepe textum in deterius mutavit* » ; quant aux leçons de Mauritius, « *nihil novi praebent* », p. XXX).

